

Autor: Pablo Vallejo – Escuela de Psicoanálisis de Tucumán

Título: **La question de la responsabilité**

Dispositivo: Mesas Simultáneas de Trabajos Libres

Responsabilité est un terme dont son emploi connaît une croissance progressive dans l'étude des problématiques sociales en Argentine. De même que dans le mouvement psychanalytique, qui lui a attribué dans la pratique de la psychanalyse une importance remarquable par rapport à la responsabilité du patient. J'ai commencé une exploration à propos des manières dont on conçoit cette responsabilité dans la psychanalyse. Je vais m'en consacrer ici à celle que j'ai pu constater au moment de travailler avec des internes de santé mentale, particulièrement, à propos de la pratique de premiers entretiens. Bien que cette manière ait des nuances propres déterminées par les débuts de sa formation et le cadre institutionnel, elle coïncide avec une conception qui est présente au-delà du milieu de l'internat.

La responsabilité reste posée dans la question de *si le sujet est ou non responsable*. Elle se présente en tant que critère analysable, en termes de l'être. En tant que tel il reste privilégié au détriment d'autres critères, si on soutenait quelqu'un, tel a été le cas de la possibilité d'établir le transfert. On déduit que si on n'est pas responsable, on reste sans la possibilité de la psychanalyse ; le praticien cherche de *le faire* responsable, de l'engager, de l'impliquer, en tant que axe central des entretiens. Là, on y met en jeu ce qu'on peut penser avec ce que Lacan a posé, lors du *Séminaire* 8, comme «l'image que l'analyste se construit de sa propre fonction», et j'ajoute, de celle du patient. Celle du premier, et d'après cette manière standardisée d'envisager la responsabilité, semble-t-il, résulter dans une *forme technique* qui révèle un appel moral étant donné qu'elle se pose comme une valeur.

Ce que l'analyste attend et en définitive demande au patient, à sa volonté , c'est qu'il soit responsable. Ayant été proposé le terme *sujet* pour ce qu'on qualifie ainsi, non seulement qu'on tombe en confusion à son égard mais qu'on sous-entend ce qu'on devrait justement essayer de raisonner. Deux conséquences : 1- On ne tient pas compte quelles opérations et quels procès interviennent en tant que être qui parle et

dont la position de celui qui consulte est le résultat. C'est-à-dire, en termes d'un topique et économie, la responsabilité ou l'irresponsabilité à quoi répondent-elles ?.

2- On ne différencie pas les temps d'une analyse, ou d'une thérapie et les circonstances où elles ont lieu. On néglige les conditions dont on peut devenir responsable et le pourquoi. *Sujet responsable* fait allusion dans cette version à celui qui tient le «pacte» du cadre, qui soumet au sujet, qui est responsable de ce qui est inconscient, dans une image de ce qu'il serait : il ne se plaint pas, il s'engage dans ce qu'il lui arrive, s'attribuant tout ce qu'il lui survient, comme par une intention. Si ceci a été obtenu parce que c'est justement ce qu'on attend de lui en tant que réponse pour son être qui peut le satisfaire dans son Moi, il reste encore la question du rapport qu'il entretient avec le discours de la psychanalyse, du moment où on peut oublier que dans l'analyse on essaie d'instaurer, au moyen de la règle fondamentale, un discours "parler c'est différent à poser *je dis ce que je viens d'énoncer*" (Lacan. De un Otro al otro p.19)

Il semblerait que, à cause d'une idée de ce qui est l'éthique de l'analysant, on privilégie le rôle de la conscience, sans que l'expérience du sujet divisé ait eu lieu.

Face à cette conception, il est possible de penser si elle se constitue comme un essai de résoudre un obstacle dans la pratique de la cure de ce temps là, et/ou s'il s'agit d'une retombée de notre époque introduite dans la psychanalyse, dans une sorte de légalisme.

J'ai essayé de localiser dans quels textes ou fragments de l'oeuvre de Freud et de Lacan, cette conception cherche une justification, toutefois qu'elle accorde à cette responsabilité du patient une place centrale, les communications écrites sur la façon dont elle s'est produite restent rares.

Je m'attarderai seulement ici, brièvement, à ce qu'on a diffusé dans cette version par rapport avec «la belle âme ». En tant qu'entité, dans cette perspective, elle comporte maintenant toutes les positions où le sujet ne s'inclue pas comme partie active de ce qui se passe, apparemment sans qu'il soit nécessaire de distinguer si cela se correspond avec des positions de l'hystérie ou celles du période de l'irresponsabilité infantile, ou les phobies. Il faudrait réviser le bienfait clinique de cette simplification et calification, et je dis calification parce qu'en général la belle âme est estimée d'une façon péjorative.

Lorsque Lacan réfère celle-ci, régie par la loi du coeur, dans *Intervention sur le transfert*, il lit sur le dossier de Dora que Freud fait une première inversion dialectique quand il lui dit : «Regarde quelle est ta partie dans le désordre dont tu te plains»

Je considère que cette phrase a nourri l'idée de responsabiliser au sujet l'impliquant dans ce qui lui arrive, à la manière d'une technique, celle de dire ce même énoncé aux patients. Une expression que j'ai pu lire dans un travail d'un collègue qui en citant Lacan il écrivait : "Quelle partie avez vous ?". Là, le *vous* y apparaît. Si on révise le dossier de Dora, les fragments dont Lacan fait référence en signalant le numéro de la page, on retrouve que Freud ne dit pas cela à Dora, comme un énoncé. Ce "regarde..." est, d'après moi, la façon dont Freud travaille pour faire apparaître une partie qui étant la sienne, n'est pas du «vous», qu'elle ne savait pas qui était à elle, et qui lui concerne. Ceci résulte du travail réalisé. Lacan signale que le concept de l'exposition du dossier est identique au progrès du sujet, c'est-à-dire, à la réalité de la guérison. Freud détache qu'il procède à l'inversion lorsqu'il est dans la situation, fréquente aux débuts des analyses, où le patient laisse perplexe l'analyste lorsqu'il affirme que les faits dont il se plaint sont comme lui (patient) les pense clairement.

Quant Lacan cite Freud, il modifie ce fragment, en proposant que le patient soutient : «les faits procèdent de la réalité, pas de moi». On peut comprendre : la partie que Dora ne voyait pas, n'était pas encore à elle, et il n'y avait pas donc un «moi» qui la disait. C'est-à-dire que la responsabilité est ce qui peut résulter, devenir l'effet, en tant qu'il y a d'abord l'expérience de qu'on répond à l'inconscient. De là, la possibilité pour le Sujet Supposé Savoir.

L'analyste mis dans cette perplexité, peut faire coïncider sa fonction avec celle de l'institutrice qui voulait faire bien découvrir à Dora ce qui se passait (d'où le résultat obtenu). Cela veut dire que le degré de responsabilité avec lequel l'analyste répond peut plutôt porter la rubrique d'une absence de réponse à ce qui est du côté du patient, comme Safouan l'a observé en faisant référence au contre transfert. Ainsi, on se retrouve face à une nouvelle forme de la belle âme du côté de l'analyste.

Pour conclure. L'introduction de cette proposition dans la psychanalyse, provient, peut-être, de ce qui a été courant dans l'histoire : la promotion du moi, sous le nom du sujet, s'affirme maintenant dans la consistance de l'idéal d'être responsable.

Il est possible que cette conception de la responsabilité du sujet, dont les fondements et les conséquences méritent d'être examinés, ait des rapports avec ce que l'on constate dans la culture comme la promotion du «sujet», qui, en tant qu'absolu, méconnaît ce qui le détermine et , à la fois, trouve sans intérêt tout ce qui vient des faits, s'ils ne procèdent pas de soi-même, et il résulte un déprédateur du social.